

La maison abandonnée

Nous sortîmes. Le malade allait devant, sans lumière, éclairé seulement par la pleine lune, suivi par son frère, ombre accablée et bossue. La mère venait derrière, comme si elle reprenait un exode ancien, perdue dans une angoisse sans fond dans laquelle ni la terre, ni la maison n'avaient leur place. Je traînais encore sur le perron. Je lui fis remarquer qu'ils laissaient la porte ouverte : « Personne ne viendra » dit la mère qui reprit son chemin. La maison était abandonnée. La vie des hommes se retirait d'elle, au travers des champs déserts. Comme les ensorcelées qu'une parole de Merlin eût transformées en figuiers ou en pierre de seuil, les pierres de ce désert étaient restées prisonnières de la volonté des hommes, transformées en maison, et l'enchantement avait joué pendant des siècles. Maintenant venait la défaite des enchanteurs. Le charme était rompu. Peu à peu, le temps nouveau libèrerait les pierres qui s'entasseraient au hasard.

Je me retournai. Je vis par la porte luire encore une braise. La cendre allait se refroidir à jamais. Dernier pas sur le seuil, dernier coup d'œil, dernière lune à qui nous laissions ces pierres abandonnées aux jeux sombres ou clairs des étoiles. Sur le grand plateau, un souffle passa, sans bruit. Venu peut-être du souffle universel qui faisait vaciller les lumières du ciel. Vaincus par la solitude et le temps, les hommes s'en allaient, derniers soldats d'une ruche morte. Guère plus. Derrière, la porte restait béante, ouverte aux quatre vents.

Vert paradis II, « Cendre morte »